Mathias Malzieu

# Métamorphose en bord de Ciel

Flammarion

Extrait de la publication

Tom Cloudman est sans conteste le plus mauvais cascadeur du monde. Ses performances de voltige involontairement comiques le propulsent au sommet de la gloire. Jusqu'à ce qu'un médecin qui le soigne pour une énième fracture décèle chez lui une maladie incurable.

Commence alors pour Tom un long séjour hospitalier pour tenter de venir à bout de ce qu'il appelle « la Betterave ». Lors d'une de ses déambulations nocturnes dans les couloirs de l'hôpital, cet homme qui a toujours rêvé de voler rencontre une étrange créature, mi-femme mi-oiseau, qui lui propose le pacte suivant : « Je peux vous transformer en oiseau, ce qui vous sauverait, mais cela ne sera pas sans conséquences. Pour déclencher votre métamorphose vous devrez faire l'amour avec moi. De cette union naîtra peut-être un enfant. Un risque à accepter. »

Dans la tradition de ses contes pour grands enfants, Mathias Malzieu nous raconte l'histoire merveilleuse d'un homme qui veut tuer la mort et tutoyer les cieux. Ce faisant il nous livre une réflexion rare sur le pouvoir de la vie, et de l'amour. Pour cette édition collector, il a invité des peintres et des plasticiens reconnus dans le monde entier à illustrer sa *Métamorphose en bord de ciel*.

*Mathias Malzieu, chanteur survolté du groupe de rock français Dionysos, mène de front une carrière musicale et littéraire. Après* Maintenant qu'il fait tout le temps nuit sur toi *(Flammarion, 2005) et* La Mécanique du cœur *(Flammarion, 2007), énorme succès critique et populaire en cours de publication dans 20 pays et d'adaptation au cinéma,* Métamorphose en bord de ciel *est son troisième roman.*

Flammarion

11-III N Création Studio Flammarion Illustration © Nicoletta Ceccoli / Flammarion

Extrait de la publication

# Métamorphose en bord de Ciel

## Du même auteur

*38 mini-westerns (avec des fantômes)*, Pimientos, 2003.
*Maintenant qu'il fait tout le temps nuit sur toi*, Flammarion, 2005, J'ai lu, 2006.
*La Mécanique du cœur*, Flammarion, 2007, J'ai lu, 2009.

Extrait de la publication

Mathias Malzieu

# Métamorphose en bord de Ciel

Flammarion

Extrait de la publication

Avec les illustrations de :

mad meg – Lisa – Bafefit – Fabesko – Victor Jaquier – Adolie Day – Isabelle Lameloise – Moon – Miette – Fabrice Backes – Bleuz – Gonzague Octaville – Benjamin Lacombe – Peggy V – Ciou – Anne-Marie Hugot – Mllzfannib – Mamzelle Mamath – Dora Protoulis – Nicoz Balboa – Nicoletta Ceccoli – Barbara d'Antuono – Martin Maniez – Mélanie Le Portier – Juan – Daniel Johnston – Fabrice Delaunay – Alizé Meurisse – Mr. Tifabar – Liz McGrath – LostFish – Murielle Belin – Nagua – Paul Toupet – Christophe Goussault

© Flammarion, 2011
ISBN : 978-2-0812-5889-1
Mise en page par Meta-systems (59100 Roubaix)
N° d'édition : L.01ELHN000260.N001
Dépôt légal : mars 2011

Extrait de la publication

Pour toi Endorphine, qui m'aides
à me transformer en moi-même.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Les oiseaux,
ça s'enterre en plein ciel.
Même le plus élégant des nuages
est truffé de leurs petits cadavres raidis.
On raconte que
1 goutte de pluie sur 10 180 serait une larme
d'oiseau mort
et que 1 flocon de neige sur 16 474
serait un fantôme d'oiseau
décroché du placenta céleste.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Je m'appelle Tom « Hématome » Cloudman. On prétend que je suis le plus mauvais cascadeur du monde. Ce n'est pas complètement faux. Je suis doué d'une maladresse physique hors du commun, j'ai le pouvoir de me cogner comiquement aux choses. La liberté des oiseaux m'impressionne, je les regarde peut-être un peu trop. Déjà dans la cour de récréation, je portais des rollers pour espérer voler et subtiliser quelques baisers à ces mini-femmes trop grandes pour moi. Je tombais beaucoup et volais peu, si ce n'est en éclats bleus. Mais au moindre signe d'intérêt de mon « public », une sensation d'invincibilité aussi ridicule qu'agréable m'envahissait. J'ai tout fait pour la faire perdurer : dégringoler du toit de l'école, juché sur un vieux skate en secouant des ailes en carton. Essayer de m'envoler à vélo. (J'ai serti un pare-brise de dents cassées.) Et j'en passe. Plus je tombais, plus je devenais populaire. Certains me lançaient des défis uniquement pour me voir chuter. On riait beaucoup

de moi. Je me suis rendu compte que j'adorais ça, ce mélange d'émotions et d'adrénaline qu'on appelle « spectacle ». Parfois je me relevais entouré de souliers vernis multicolores. Je n'ai jamais su résister à ces voix de souris murmurant « encore »… Mais tomber n'a jamais été une fin en soi. Ce qui m'intéresse, c'est le court moment aussi épique qu'incongru qui précède : l'envol.

Plus les années passaient, plus j'éprouvais le besoin d'échapper au quotidien. Mon esprit réagissait comme une pellicule à émotion photosensible où l'amour et la mort pouvaient s'imprimer dans la même seconde. Je me suis mis à développer une véritable phobie des situations normales. Les longs repas notamment provoquaient chez moi des tremblements. J'oubliais, perdais, cassais téléphones, portefeuilles et autres cartes magnétiques. Ces bêtises d'enfant, on a logiquement commencé à ne plus me les pardonner. Je recherchais les shoots d'adrénaline : sauter du haut d'un arbre avec un parapluie comme seul amortisseur, descendre une rivière gelée sur un bateau pneumatique percé, escalader la cheminée de cette fille qui me faisait tant vibrer. Faire tomber dans le conduit ce bracelet d'argent que j'avais eu toutes les peines du monde à lui acheter. Me pencher un peu trop pour le récupérer, et atterrir dans son salon couvert de suie alors qu'elle réveillonnait en famille. Il m'en fallait toujours plus. Plus haut, plus vite, plus loin, plus longtemps. Je vivais comme une



Extrait de la publication

Extrait de la publication

toupie de chair et de sang, mon équilibre ne se maintenait qu'en mouvement. Mon comportement commençait à inquiéter mes proches.

J'ai fait de mon mieux pour m'adapter, mais me suis fait virer de partout. Même de l'école du cirque : trop maladroit. Le jury appréciait ma façon de sauter sur le trampoline sans jamais retomber sur le filet, mais m'expliqua qu'un clown devait pouvoir tomber des centaines de fois sans se faire mal – c'était loin d'être mon cas.

Il fallait que je trouve un moyen de m'intégrer et de gagner un peu ma vie. Et pourquoi pas un spectacle d'arts populaires et de cascades ratées ? Raconter des histoires, jouer de l'harmonica, sauter, chanter, voler peut-être, tomber sans doute, mais dans un élan de partage. Partir. Maintenant.

Je décidai de prendre la route quelques instants seulement après y avoir pensé. Une vieille tente canadienne, un sac de couchage et le champ des possibles tassés dans un sac à dos trop petit, et c'était parti. Je ne m'étais jamais senti aussi léger.

Le vent glacé lustrait les illuminations de Noël, les étoiles semblaient plus proches que d'habitude. Une odeur de crêpes s'échappait d'une maison, exaltation suprême… Je me voyais déjà découvrir des contrées qui n'existent pas, apprendre toutes les langues, en inventer de nouvelles. Mais j'ai rencontré un sens interdit. Ce fourbe se dissimulait derrière son ombre



Extrait de la publication

à la sortie du village. Il boxa mon arcade sourcilière de toute sa puissance métallique. Tour du monde en quatre-vingts secondes. Je tremblais comme un grelot. Envie d'un bon bain et d'une aspirine géante. Retour à la case maison.

Ce faux départ me permit de réfléchir à mes velléités de fugue. Il me fallait un véhicule, une carapace dans laquelle je pourrais m'abriter plus facilement. Une voiture eût été trop dangereuse. La caisse à savon que j'utilisais pour dévaler mon lotissement, trop fragile. Ainsi naquit l'idée d'un cercueil monté sur roues.

Les mois suivants furent consacrés à la préparation de mon vaisseau. Contreplaqué verni à l'extérieur, literie et coussins à l'intérieur. Petite étagère pour poser un livre de poche, un paquet de gâteaux et se cogner la tête, trous d'aération au plafond, façon boîte pour animal domestique. Roues de BMX, pignon de vélo de course dix vitesses à l'avant de l'appareil, selle molle et guidon large. Après plusieurs essais terriblement décourageants, au printemps suivant, il était fin prêt : rutilant, décoré d'autocollants des Pixies et de nuages assez mal peints.

L'heure du grand départ avait sonné. Je m'éloignai de la sortie du village. Franchir le panneau indiquant le prochain hameau fit frissonner ma colonne vertébrale. Je pouvais m'arrêter n'importe où pour dormir. Même au cimetière.



Extrait de la publication

Mon cercueil roulant se révéla être un véritable aimant à curieux. Même les vieux décorant les bancs publics s'intéressaient à moi. Généralement, je me garais sous un platane et jouais un peu d'harmonica, caché dans l'habitacle. Quand le frémissement ambiant m'indiquait la présence d'une audience suffisante, je bondissais en crachant des confettis. J'improvisais autour de la mort du Père Noël en faisant des claquettes sur un air de Johnny Cash[1]. Puis je grimpais sur ce que je pouvais trouver : un arbre, le capot d'une voiture, un abribus. Je déployais mes ailes de carton et prétendais que je pouvais voler. Je tombais, me faisais plus ou moins mal et terminais mon spectacle allongé dans mon cercueil roulant. Je ne me montrais jamais au public sans mon masque de Zorro. Je l'avais trouvé dans un magazine. Il me permettait de vaincre mes inhibitions et de garder une part de mystère un peu désuète. Même pour embrasser, je le gardais.

De village en village, ma réputation commençait à me précéder. L'affluence augmentait, on m'apportait de quoi manger, des pansements, et même des livres. Je m'étais fixé une règle : ne pas rester plus de vingt-quatre heures au même endroit. Je passais la nuit près des lieux du spectacle et, dès l'aube, je

1. Chanteur folk américain dont la voix donne envie de prendre des trains. (*N.d.A.*)

Extrait de la publication

reprenais la route. Il arrivait que la fatigue et les mauvaises chutes me tiennent allongé quelques heures de plus dans mon cercueil, mais je m'accrochais à mon élan. Le flot de liberté qui coulait dans mes veines me rendait heureux. Chaque jour mon esprit semblait rajeunir. Mon corps, lui, vieillissait. Vite. Pour satisfaire le public, je m'essayais à des cascades toujours plus risquées. Quelle bizarrerie quand on y pense, de nourrir son âme avec le bruit de quelques mains qui s'entrechoquent. On me prévenait, plus ou moins sympathiquement, que je risquais de ne pas tenir longtemps à ce rythme. La liste des blessures et diverses commotions s'allongeait de jour en nuit, et mon dos craquait comme une vieille planche pourrie.

Mais je ne me lassais pas de ces chemins de traverse, champs magnétiques et autres campagnes désolées de me voir me cogner contre leurs arbres. Mon cerveau est un disque dur rempli de crépuscules déguisés en aurores boréales, de renards qui traversent les routes telles des fusées rousses. Ce mode de vie était une machine à fabriquer des surprises. Escargots collés à mon oreiller, hérissons cachés à l'intérieur de mon lit, ou cette fille à l'allure gothique qui voulait dormir dans mon cercueil. Moi de répondre que malheureusement il n'y avait pas de place pour deux. Elle de rétorquer qu'elle ne comptait pas y dormir avec moi.



Extrait de la publication

Et ce nid de canaris rouges, méticuleusement posé au bord de mon lit un beau matin. Certains sont morts dans mon sommeil, mais j'ai gardé sept rescapés. Je devais être la première chose qu'ils ont vue. Je suis en quelque sorte devenu leur père. Je les ai tous appelés Michel Platini[1]. C'est bien d'avoir plusieurs Platini pour constituer une équipe. Ils ont rapidement fait partie du spectacle. J'en avais toujours dans la manche. Ils donnaient de l'ampleur à mes gestes et venaient se poser sur mes épaules lorsque je m'écroulais lamentablement. J'étudiais leurs battements d'ailes, leurs trajectoires. Je m'en inspirais. De jour en jour mon goût pour le ciel s'aiguisait. La voûte céleste m'hypnotisait, j'en aurais dévoré les nuages.

Au cours de cette épopée en cercueil roulant, je suis tombé amoureux des livres. J'expliquai à un petit couple qui venait de m'en offrir un à quel point ce partage d'imaginaire intime me touchait. J'en reçus de plus en plus. Manquant de place mais ne pouvant me résoudre à les abandonner, j'ai décidé d'alimenter le flux. Dès que j'en terminais un, j'écrivais ce que j'en avais pensé sur la page blanche suivant la fin du texte, précédé de cette annotation : « Si vous trouvez ce livre,

1. Michel Platini est l'un des plus grands artistes footballeurs de tous les temps. Ses buts, et plus encore ses passes, en ont fait un authentique super-héros. (*N.d.A.*)

lisez-le, et lorsque vous l'aurez terminé, écrivez vos impressions, ainsi que la date et l'endroit de votre découverte. Et déposez-le dans un lieu de passage, bien en évidence. » Certains de ces livres ont pris le train, d'autres la pluie. Certains se sont perdus longtemps, d'autres ont vécu une histoire d'amour avec un sac à main. L'un d'eux est même revenu entre mes mains, annoté sept fois.

J'ai sillonné la route si vite et si fort que je n'ai pas eu le temps de me voir vieillir. Jusqu'au moment où mon corps a commencé à réclamer son dû. Le syndicat des muscles tétanisés s'est manifesté. D'abord sourdement, puis les os se sont mis à craquer. Et mes nerfs se sont tendus si fort que j'en ai perdu le sommeil. J'ai compris un peu trop tard que j'aurais dû apprendre à amortir mes chutes, mêmes involontaires… Je sentais que je ne pouvais plus continuer ainsi mais ne pouvais m'en empêcher. Je voulais mourir et renaître à chaque spectacle, question de panache ! Les alarmes avaient beau se déclencher, je chantais de toutes mes forces pour ne pas les entendre et me donner le courage de grignoter encore quelques secondes d'éternité.

L'hiver venant, la logistique s'est compliquée. Le froid rendait les chutes plus douloureuses. Le public se clairsemait. J'ai commencé à multiplier les cascades hors spectacle. Un jour, j'ai fracassé la devanture d'une boulangerie-pâtisserie en ratant un virage. Des enfants



Extrait de la publication